

SYNTHÈSE ACCES

2022

SYNTHÈSE ACCES

Prenez le temps de lire **très attentivement** tous les textes en surlignant ou en soulignant les éléments qui semblent appartenir à la problématique qui se dégage. Les textes sont calibrés pour que ce travail s'effectue en **45 minutes environ**.

Après avoir dégagé les idées principales, établissez **un plan** qui comprendra obligatoirement une introduction, un développement en deux ou trois parties et une conclusion. Consacrez environ 10 minutes à cette étape.

Rédigez l'**introduction**. Cette dernière devra contenir une accroche tirée du corpus, mettre en relief le sujet, poser la problématique et annoncer votre plan (qu'il sera important de respecter par la suite !). Il vous faut 15 minutes environ pour cette partie de votre travail.

Reprenez les textes et rédigez le **développement**. Attention à bien respecter le plan annoncé dans l'introduction. Le lecteur doit pouvoir repérer le plan à la simple vue de la copie. Rédigez des paragraphes distincts en n'oubliant pas d'introduire une phrase qui permet – à la fin de chaque paragraphe – de faire le lien avec le suivant. Comptez les mots du développement. S'ils sont trop nombreux, posez-vous la question du bien-fondé de certains adverbes ou adjectifs... Ce travail peut durer entre 1 heure et 1 heure 15.

Rédigez la **conclusion** qui doit ouvrir le débat, sans toutefois contenir d'idées personnelles. Soignez bien cette partie ; c'est la dernière impression sur laquelle votre lecteur restera. Exploitez des éléments du corpus pour rédiger votre ouverture. Comptez les mots de cette dernière partie. Consacrez environ 15 minutes pour ce travail.

Rédigez votre synthèse sur la feuille de copie en ligne (15 minutes environ).

Gardez obligatoirement les 10 dernières minutes pour **relire** votre synthèse. N'oubliez pas que trop d'erreurs d'orthographe entraînent une forte décote sur la note.

Le jour de l'épreuve

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de commencer l'épreuve.

Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 10 documents présentés, en **350 mots**, avec une tolérance de 10 %, c'est-à-dire de 315 à 385 mots (le décompte des mots s'effectuera automatiquement sur la plateforme d'examen virtuelle).

Voici les consignes à suivre :

- Respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française
- Ne pas donner son avis sur le sujet proposé
- Ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.
Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Barème de correction		
ESDES 7	ESSCA 6	IÉSEG 7

DOCUMENT 1

Le 1^{er} avril, c'est la fête de l'esprit critique ! En ce jour du poisson d'avril où nous jaugeons avec une attention toute particulière les informations qui circulent (même si la tradition tend à disparaître dans les médias, mise à mal qu'elle a été par la prolifération des fake news), plusieurs promoteurs de l'esprit critique se mobilisent pour que ce regard critique soit mobilisé avec autant d'entrain le reste de l'année.

Sciences et Avenir : Avant toute chose, comment peut-on définir l'esprit critique ?

Gabriel Pallarès, chercheur à l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation (CNRS) : Une définition souvent convoquée est celle de Robert Ennis : « Une pensée raisonnable et réflexive pour décider quoi croire ou quoi faire ». Plus précisément, on peut considérer que l'esprit critique renvoie à deux grands piliers. Le premier est un ensemble de compétences, comme la capacité à analyser et à évaluer un texte, ou un argumentaire, selon différents critères (contenu, cohérence, forme, contexte, etc.), ou à produire un argumentaire robuste, organisé et cohérent. Le second est un ensemble de dispositions générales : la disposition à argumenter, la réflexivité (chercher à évaluer autrui comme on s'évalue soi-même, et inversement), la curiosité, l'honnêteté intellectuelle... Cela inclut également la représentation que l'on a des sciences et de la connaissance. Il faut néanmoins préciser que ces compétences et dispositions sont inutiles pour « être critique » sans un ensemble de connaissances contextuelles : on ne peut pas bien analyser un article, ou argumenter correctement, si cela porte sur un sujet sur lequel on n'a pas assez de connaissances.

Avez-vous des conseils pour évaluer la fiabilité d'une information rencontrée sur le web ?

G. Pallarès : Il est impossible de donner des conseils généraux qui marcheraient à tous les coups : l'esprit critique ne se développe pas à partir de recettes toutes faites que l'on appliquerait indifféremment du contexte. À mon sens, pour développer une

Synthèse

analyse critique d'un article, il s'agit plutôt d'étudier la robustesse de l'argumentaire : quelle est la conclusion défendue ? Avec quels arguments ? Ces arguments sont-ils fiables, résistants à la critique ? Sont-ils contrebalancés par un autre point de vue ? Ce point de vue est-il lui-même bien argumenté ? C'est très vaste. On peut également chercher à recouper les informations avec des sources divergentes, à se documenter sur l'émetteur, le contexte, et ultimement chercher à se documenter en profondeur sur la question qui est abordée. Évidemment, tout ça implique que l'on soit bien disposé à le faire : outre l'envie générale, on peut ne pas avoir le temps ou l'énergie pour faire ces recherches. Dans ce cas, il faut accepter de dire « Je ne sais pas », ou « Je n'en sais pas assez pour conclure » tant que l'on n'a pas assez d'éléments pour prendre une décision en réelle connaissance de cause... Et c'est peut-être cette disposition qui est la plus importante !

D'après Hélène Schoefs, « Quand le jour du poisson devient celui de l'esprit critique », [en ligne] *Sciences et Avenir*, 1^{er} avril 2021, disponible sur <https://www.sciencesetavenir.fr>.

DOCUMENT 2

Qu'est-ce qu'une théorie du complot ?

Olivier Klein, professeur à la Faculté des sciences psychologiques de l'Université Libre de Belgique : C'est une croyance selon laquelle un groupe de gens agit en secret et de manière coordonnée avec de mauvaises intentions. Le secret, la mauvaise intention et la coordination sont donc les trois critères qui définissent une théorie du complot. Attention cependant, cela ne veut pas dire qu'elle est forcément fautive : il existe des complots. Mais quand je parle ici de théories du complot, je parle de complots qui ne sont pas avérés, qui sont basés sur d'apparentes coïncidences surinterprétées sans aucune preuve. Dans le cadre de nos recherches, ce qui nous intéresse, c'est de comprendre pourquoi certaines personnes croient à une série de complots très différents, sans liens logiques entre eux. On se dit alors qu'il y a quelque chose d'autre qui se joue que la simple recherche de la vérité.

Le fait qu'il y ait encore beaucoup de flou autour du coronavirus et de ses origines décuple-t-il leur force ? Les théories du complot s'appuient-elles sur ces incertitudes ?

O. Klein : Oui, l'efficacité du discours complotiste repose en premier lieu sur l'incertitude et l'anxiété qu'elle génère. Devant ces incertitudes, le complot nous offre une explication très simple qui nous soulage, nous fait du bien. L'hypothèse que je fais est que la solitude liée au confinement, le fait d'être isolé chez soi, peut rendre certaines personnes plus vulnérables à ce genre de théories. En réalité, elles offrent une possibilité de lien social, ce qui est très important. Il y a en effet tout un rituel de la confrontation aux théories du complot, durant des directs sur YouTube par exemple, lors desquels les adhérents à la théorie s'exprimeront au sein d'une grande communauté. De plus, beaucoup de personnes se sentent impuissantes, dévalorisées, un peu perdues. Face à cela, ce que leur dit le complotiste, c'est qu'il va leur donner accès à un savoir secret qui permet de tout comprendre. Il prétend leur parler d'égal à égal, ne pas les prendre pour des moutons comme le ferait le gouvernement, leur donner accès à des informations qui les rendront plus savants et intelligents que les autres. On les invite même à évaluer ces informations « par eux-mêmes ». C'est très valorisant. On se sent investi d'un savoir que l'on peut partager à ses proches pour les délivrer de leurs illusions. La théorie du complot rassure et valorise. Elle accroît son estime de soi intellectuelle et morale.

D'après Bosco d'Otreppe, « Entretien avec Olivier Klein : 'Les théories du complot ont du succès car elles nous font du bien' », [en ligne] *La Libre*, 10 mai 2020, disponible sur <https://www.lalibre.be>.

DOCUMENT 3

La prudence, la justice, le courage, la tempérance sont les quatre vertus cardinales qui définissent l'« honestum » (« l'honnête » ou « la beauté morale »), selon Cicéron. La civilisation occidentale leur doit les mathématiques, la doctrine juridique rationnelle, l'harmonie musicale, la croisée d'ogives, les parlements élus périodiquement,

puis la prospérité économique, notait Max Weber. Sommes-nous, aujourd'hui, en ce début du XXI^e siècle, en train de perdre ces vertus, en train de quitter ce qu'encapsulait la « raison grecque » ? Sommes-nous irrémédiablement attirés vers les ténèbres de l'irraison, de l'anti-sciences, de l'émotion, de la peur et de la violence ? L'attaque du Capitole par les partisans de Donald Trump en est une démonstration, qui serait pitoyable si elle ne s'appuyait pas sur un ensemble plus vaste depuis le rejet des vaccins, la foi dans le surnaturel, la crédulité dans les solutions magiques des populistes, la paranoïa des complotistes. De toutes parts, la raison vacille.

Ce n'est pas la première fois depuis deux millénaires sans doute. L'homme a souvent laissé surgir le loup qui l'habite encore, au fond de lui, malgré les progrès de l'éducation. Le siècle précédent a été monstrueux. Ce moment que nous traversons n'est pas le premier, et on se doit de rester optimiste sur la force de l'autre face de l'homme, la compassion et la raison, qui ont toujours fini par l'emporter. Mais ce qui est neuf, et de sorte très inquiétant, est la puissance technologique qui diffuse vite et partout l'irraison, la justifie en apparence et la conforte. La prudence grecque est, par nature, prise de vitesse et, avec elle, la tolérance, la démocratie et les gens raisonnables. La lutte est inégale.

Les causes de la flambée d'irraison sont multiples et elles sont profondes. La première est le sentiment d'un horizon bouché. Le commerce amène la paix, la prospérité qui emplit les ventres désarme les bras. Mais le partage des fruits a échappé ces dernières décennies à la vertu cicéronienne de la justice. L'ascenseur social s'est arrêté. Les salaires stagnent. L'éducation ne donne plus forcément accès aux bons métiers, la machine scolaire, de gratifiante, est devenue frustrante. Les revenus les plus hauts attisent la jalousie et le ressentiment. La deuxième cause est l'occurrence d'événements planétaires, le réchauffement climatique, les pandémies, demain les cyberbugs et les cyberguerres. Ce sont des défis vécus comme des « Déluges ». Les réponses nécessaires sont mondiales mais l'organisation en nations freine.

La réponse politique est la troisième cause. La raison grecque savait faire la place à la chance et au risque puisque le hasard est immaîtrisable, enseignait Aristote. Mais aujourd'hui, l'impatience, attisée par les médias, a terrassé « *cet humanisme tragique qui invitait l'homme à vouloir tout le possible mais seulement le possible et à laisser le reste aux dieux* ». Tout, tout de suite ! La politique tâtonnante, pourtant la seule raisonnable, n'est plus acceptée, d'où les difficultés des gouvernements et la critique sans recul comme on le voit en France. La tentation des dirigeants politiques est alors forte de la démagogie populiste et du dogmatisme. Le « sentiment » d'oppression prend le pas sur l'analyse des faits, et l'objectif grec des Lumières lui-même, l'émancipation individuelle et collective, est remis en question comme étant le moyen de maintenir les dominations.

Le sentiment, l'émotion : les réseaux sociaux, d'outil formidable de connaissance pour les raisonnables, sont devenus pour tous les irraisonnables le tombeau de la nuance et la tempérance. Aucun pays n'est immunisé, chacun est atteint à sa façon. Les États-Unis par le mensonge et le complotisme, la France par une psychologisation pleurnicharde et l'effacement de la responsabilité individuelle derrière l'État protecteur. Tous sont marqués par la perte de confiance dans les institutions et dans l'avenir. L'élection de Joe Biden et la découverte du vaccin rouvrent l'espoir pour commencer à s'attaquer aux racines du mal, économiques, technologiques et climatiques. Mais il faudra mobiliser la dernière vertu cardinale : le courage.

D'après Éric Le Boucher, « Vivons-nous la fin de la raison grecque ? », *Les Échos*, n° 23364, Idées & Débats, 8 janvier 2021, p. 10.

DOCUMENT 4

Il serait bon tout d'abord de rappeler que si les réseaux sociaux ont renouvelé de manière profonde les conditions d'expression et de fabrication des opinions de chacun, rendant certes possible la propagation d'informations parfois non vérifiées et de théories fantaisistes, ils ont aussi considérablement accru la vigilance citoyenne et la libre

expression dont certains canaux autorisés avaient autrefois le monopole et sur lesquelles ils exerçaient une sélection. Et cette liberté soudaine, éruptive, disruptive, fait peur car elle échappe aux pouvoirs politiques et institutionnels qui ne sont jamais si prompts à prôner la disruption que lorsqu'elle les arrange.

Or, comme le fait remarquer avec justesse Marcel Gauchet (historien et philosophe, rédacteur en chef de la revue *Le Débat*), ces « infox » (dont on ne peut nier l'existence) sont d'abord à comprendre comme une réaction aux « euphémismes lénifiants et aux interdits sournois dictés par le moralisme officiel ». Non pas qu'il faille vanter le recours à d'éventuelles contre-vérités, mais l'on ne saurait blâmer les peuples de vouloir aller au-delà de ce qui leur est servi comme discours d'évidence, et bien souvent imposé comme un dogme moral, social, politique, économique auquel on leur explique doctement qu'en outre il n'y a aucun moyen d'échapper, comme si plus aucun choix n'était possible en aucun domaine. On ne comprend dès lors guère pourquoi le doute aurait été pendant des siècles une vertu philosophique cardinale pour devenir soudainement, lorsque le peuple s'en empare de manière active grâce à la possibilité technique offerte par les réseaux sociaux, un abominable outil de mensonge et de faussetés.

Par ailleurs, cette méfiance populaire exprimée envers les canaux traditionnels d'information et envers les pouvoirs institués ne relève pas d'une soudaine lubie vengeresse d'un peuple devenu fou, mais elle est au contraire le résultat direct de ce que l'historien et sociologue américain Christopher Lasch qualifie de « révolte des élites et trahison de la démocratie ». Ainsi affirme-t-il dans la partie de son ouvrage consacrée au déclin du discours démocratique : « Si les élites ne font que se parler à elles-mêmes, une des raisons en est qu'il n'existe pas d'institutions qui promeuvent une conversation générale, transcendant les frontières de classe », incluant la question du journalisme contemporain comme frein au débat. L'anthropologue et sociologue Paul Jorion, auteur de *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, explique par exemple dans une publication de son blog intitulée « La post-vérité est une fake news ! » que l'usage

surabondant de ces termes « post-vérité », « fake news » est avant tout le signe manifeste d'une hyper-« polarisation » de la société servant à disqualifier la représentation du monde d'un groupe par un autre groupe. Car la vérité des faits, sans être exclusivement relative, est toujours le fruit d'une négociation discursive, mais elle nécessite pour cela que le débat démocratique soit encore possible.

Dans ce contexte et indépendamment des excès et dérives inévitables auxquelles cela peut donner lieu, la prise en main de l'espace de débat public que sont les réseaux sociaux par la libre expression des opinions apparaît *a contrario* comme un excellent signe de santé et d'émancipation démocratique. Par ailleurs, les phénomènes de crédulité qui étaient induits au début de ces nouveaux usages sont devenus plus difficiles à répandre, puisqu'il est un fait médiologique constant que chaque nouvelle technologie instaure, après une période d'adaptation et d'imprécision, ses propres modes d'appropriation publique qui savent progressivement en contourner les défauts et les effets pervers.

Par ailleurs, nous pouvons observer que les critiques adressées aux réseaux sociaux ne proposent bien souvent elles-mêmes qu'une vision partielle de la vérité, cette « vérité de fait » dont parle Hannah Arendt. L'idée que le vote pro-Brexit puisse correspondre à une véritable volonté du peuple britannique éclairé dans sa décision par une analyse rationnellement fondée a, par exemple, mis plusieurs années avant d'être plus ou moins admise par un certain nombre d'élites européennes qui, du reste, continuent d'en imputer la décision à une manipulation de l'opinion. Que dire, à l'inverse, des discours apocalyptiques qui étaient tenus par de nombreux pouvoirs européens pendant la campagne et promettaient la récession, la relégation, la fin du monde, des nuées de sauterelles et autres plaies d'Égypte qui étaient supposées s'abattre sur la Grande-Bretagne en cas de retrait ? Comme l'indique Nicolas Goetzmann (responsable de la recherche et de la stratégie macroéconomique à la Financière de la Cité) : « Les prévisions apocalyptiques concernant le Brexit relevaient plus de l'argumentaire politique que des réalités économiques. » Ce que l'auteur nomme poliment « argumentaire

politique » pourrait en réalité parfaitement entrer dans la qualification de fake news « de nature à altérer la sincérité du scrutin ». En réalité désormais, toutes les questions fondamentales qui structurent la réflexion et le débat démocratique sont mises en doute de manière active et sceptique par l'exercice d'une liberté d'expression renouvelée grâce au numérique, au regard d'une trahison initiale. Quelques fake news sont-elles plus graves qu'une fake démocratie ?

D'après Anne-Sophie Chazaud, « Liberté d'expression, fake news et post-vérité : un jeu de dupes », [en ligne] *Atlantico*, 20 septembre 2020, disponible sur <https://atlantico.fr>.

DOCUMENT 5

Le terme *fake news* est un concept polysémique et politiquement controversé. Le journaliste canadien Craig Silverman serait à l'origine de la propagation récente de cette notion qu'il a utilisée pour la première fois dans un tweet le 14 octobre 2014. Il dénonçait alors la fausse nouvelle d'un site de fake news, le *nationalreport.net*, qui annonçait la mise en quarantaine d'une ville du Texas après qu'une famille ait prétendument contracté l'Ebola, un virus fort contagieux qui a fait des milliers de morts lors d'une épidémie en Afrique de l'Ouest de 2014 à 2016. Le travail de Silverman sur les fausses nouvelles était à cette époque peu connu. Cette situation changea à l'automne 2016, après ses articles fracassants sur l'ampleur de ce phénomène sur Internet dans le cadre de l'élection présidentielle américaine. Les médias, cherchant des réponses à la victoire surprise de Donald Trump, ont abondamment utilisé cette formule, les *fake news*, pour parler de la désinformation sur les médias sociaux.

Selon Google Trends, les requêtes sur le moteur de recherche Google au sujet du terme fake news ont explosé au moment de la publication du premier article de Silverman, au début novembre 2016. Ces recherches ont d'ailleurs atteint un pic important dans la semaine du 8 au 14 janvier 2017, période coïncidant avec la première conférence de presse de Donald Trump après son

élection, tenue le 11 janvier, durant laquelle il a accusé le reporter de CNN, Jim Acosta, de travailler pour un média de fausses nouvelles. « You are fake news ! » a lancé Trump après un échange corsé. Depuis, Donald Trump a fréquemment utilisé cette formule sur Twitter ou en entretiens pour attaquer les médias et les journalistes qui produisaient des reportages erronés ou orientés à ses yeux.

La stratégie de Trump a fait des émules. Des chefs d'État autoritaires et des dictateurs, des médias et des agences d'États peu démocratiques ont utilisé la formule à leur tour pour attaquer leurs critiques et la presse indépendante. Cette instrumentalisation politique a convaincu de nombreux chercheurs d'abandonner l'usage du terme, alors que d'autres jugent, au contraire, pertinent de conserver son emploi.

En vérité, une grande confusion règne autour de cet énoncé et Trump semble avoir réussi à influencer sur la compréhension que le public américain a de ce concept dont on parlait peu avant son arrivée au pouvoir. En avril 2018, un sondage effectué aux États-Unis révélait que 25 % des répondants jugeaient que le terme *fake news* s'appliquait « seulement aux histoires où les faits sont faux », alors que 65 % jugeaient que cela s'appliquait aussi « à la façon dont les médias d'information prennent des décisions éditoriales sur ce qu'ils choisissent de rapporter ».

Un flou conceptuel existe aussi au sein de la littérature scientifique. Le terme *fake news* y est employé notamment pour décrire la satire et la parodie de nouvelles, la manipulation d'images, la fabrication de nouvelles, la publicité présentée comme des nouvelles véridiques et la propagande.

À ces contours mal déterminés s'ajoutent les difficultés de traduction. William Audureau, journaliste au *Monde*, a bien résumé ce défi : à strictement parler, le terme anglais ne désigne pas un article faux, au sens d'inexact, mais plutôt un faux article, une publication qui se fait passer pour un article de presse sans en être un. La langue anglaise distingue en effet ce qui est *false* (faux au sens d'erroné) de

Synthèse

ce qui est *fake* (faux au sens d'une imitation). Audureau ajoute que c'est le second sens, « celui de la duperie », qui doit être compris lorsqu'on fait référence au phénomène des fausses nouvelles dans des contextes comme celui de l'élection américaine où différents acteurs, pour différents motifs (économiques, politiques, géostratégiques), ont cherché à tromper les internautes en diffusant de l'information semblable au contenu de la presse.

D'après Florian Sauvageau, Simon Thibault et Pierre Trudel,
Les fausses nouvelles, nouveaux visages, nouveaux défis.
Comment déterminer la valeur de l'information
dans les sociétés démocratiques, « Introduction »,
Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, pp. 2-5.

DOCUMENT 6



Xavier Delucq, « L'école peut-elle lutter contre la théorie du complot ? », [en ligne] *Huffingtonpost*, 10 février 2016, disponible sur https://www.huffingtonpost.fr/xavier-delucq/lecole-peut-elle-lutter-contre-la-theorie-du-complot_b_9196130.html.

DOCUMENT 7

Recevoir une information n'est pas anodin, nous en sommes en réalité friands, d'autant plus si elle sort de l'ordinaire, si elle est excentrique ou renversante. On sait par exemple que la nouveauté stimule les circuits de récompense et procure du plaisir, selon une étude parue dans la revue *Behavioral neuroscience*.

Plus l'information provoque de l'émotion, plus elle reste en tête. Rachel Anne Barr est doctorante en neurosciences. Sur *Nieman Lab*, le très sérieux blog d'Harvard, elle expliquait en 2019 que les nouvelles suscitant la crainte ou l'hilarité ont plus de chance d'être enregistrées dans notre mémoire à long terme. Ce sont celles que le cerveau stocke en priorité, lors du sommeil.

Pour expliquer les stimuli générés par certaines informations, le neuropsychologue Sebastian Dieguez tente une comparaison : « C'est un peu l'équivalent d'une crème glacée ou du film pornographique ». Nos neurones réagissent différemment selon la nouvelle qu'elles reçoivent. Notre cerveau considère ce qui relève de la menace ou de l'information sur la réputation comme plus important que le reste, explique le chercheur en sciences cognitives à l'université de Fribourg.

À l'origine, l'Homo Sapiens évoluait dans un environnement hostile, en petit groupe social. À l'époque, il est particulièrement important de tenir compte du danger rapporté par autrui et de savoir si la personne porteuse de l'information est fiable. Aujourd'hui, l'avalanche de vidéos et d'articles se voulant informatifs pose des problèmes de traçabilité. La réputation de l'agent qui diffuse les nouvelles n'est plus évidente. « Sauf qu'on garde nos mêmes instincts », reprend Sebastian Dieguez.

Les productions racoleuses, qui annoncent un danger ou une menace, sont tout de suite considérées comme pertinentes par notre cerveau. Les fake news obéissent à cette règle. Elles sont d'ailleurs partagées beaucoup plus rapidement que les informations fiables.

« Les fake news soulèvent dans notre esprit des notions qui indignent et font apparaître des ennemis », ajoute le neuropsychologue. « Des

Synthèse

quantités industrielles d'informations de ce type sont disponibles aujourd'hui. C'est cette abondance qui stimule notre cerveau. De la même manière que la pornographie avec les stimulations visuelles, mais sous la forme d'une sollicitation morale », illustre le neuro-psychologue. Pour lui, la neuroscience doit se focaliser sur les fake news dans les années à venir.

Pour comprendre ce que provoquent chez nous les fake news, il faut associer plusieurs approches. C'est le cas d'une étude menée par l'université de Princeton, qui montre que notre cerveau ne s'attarde pas forcément sur la véracité de l'information, mais sur des critères plus sociaux. En 2017, l'équipe de Christin Scholz montre une série d'articles du *New York Times* à 43 personnes, puis enregistre leur activité cérébrale, à l'aide d'une IRM. Les chercheurs ont ensuite demandé aux volontaires de noter les articles et d'évaluer leur envie de les partager.

Les articles les mieux évalués de cette étude sont ceux qui activaient le réseau de neurones lié au plaisir et à la conscience de soi. D'après les chercheurs, nous aimons les informations pour leur véracité, mais surtout parce qu'elles peuvent nous valoriser lorsqu'on les partage. Ainsi, les contre-vérités effrayantes titillent notre cerveau, mais pas uniquement. Elles nourrissent les conversations.

D'après Antoine, « Pourquoi *Hold-Up* plaît tant à votre cerveau ? »,
[en ligne] *HuffPost*, Science,
21 novembre 2020, disponible sur <https://www.huffingtonpost.fr>.

DOCUMENT 8

Le mot « rumeur » s'entend, dans le vocabulaire contemporain, principalement de trois façons différentes. Par rumeur, on peut comprendre un bruit confus de protestation, un bruit informel dont la source est indéterminée ou encore une nouvelle qui se répand dans un public et dont l'origine, comme la véracité, sont incertaines. C'est cette troisième acception qui retient ici notre attention : ce phénomène par lequel une information, une nouvelle ou une histoire prétendue vraie et ayant valeur de révélation se transmet au sein d'un

groupe par tout moyen de communication oral ou écrit, formel ou informel, identifiable ou non. Considérée comme « le plus vieux média du monde », la rumeur a nourri, en tant qu'objet d'étude historique, sociologique, politique et psychologique, des travaux en continu depuis les années 1980. Devenue « à la mode » dans les années 1990, la rumeur n'en est pas moins restée un objet complexe à appréhender, en partie à cause des rapports ambigus que les sociologues et les historiens entretiennent avec elle : il est toujours difficile d'écarter l'idée que toute rumeur peut contenir une part de vérité ; l'historien traquant la rumeur pour la démasquer doit se garder de basculer dans toute forme de « révisionnisme » et il doit aussi admettre que lorsque la rumeur se substitue à l'Histoire c'est parce qu'à un moment donné elle a été jugée plus opportune que la vérité objective.

Philippe Contamine, dans l'introduction de l'ouvrage sur *La circulation des nouvelles au Moyen Âge*, remarque que la plus grande partie de la diffusion des nouvelles au Moyen Âge se faisait par voie orale, de façon spontanée, de bouche à oreille, résultant parfois d'initiatives individuelles. Peut-on dès lors considérer le Moyen Âge comme le temps privilégié de la rumeur ? L'historien ne peut-il aborder ce phénomène comme un mode de communication privilégié dans des circonstances précises ? Cette approche sous-entend de s'interroger autant sur le contenu de la rumeur, que sur les supports par lesquels elle se diffuse, les agents qui l'émettent, la façon dont elle est diversement reçue, les effets qu'elle produit en fonction des objectifs poursuivis par ceux qui l'ont émise.

Enfin, toutes les études centrées sur la rumeur insistent sur le choix des mots utilisés pour la décrire et l'exprimer. Le mot en français est apparu seulement dans le courant du XIII^e siècle, dérivé du latin *rumor* pour désigner « un bruit qui court » ou « un bruit qui conduit à la révolte », puis, à partir du XVII^e siècle, « un bruit confus produit par un grand nombre de personnes », ce qui a conduit à aborder la rumeur principalement dans le cadre des rapports entretenus entre le peuple et les autorités, allant de l'information à la sédition, de la construction de la renommée à la destruction des réputations.

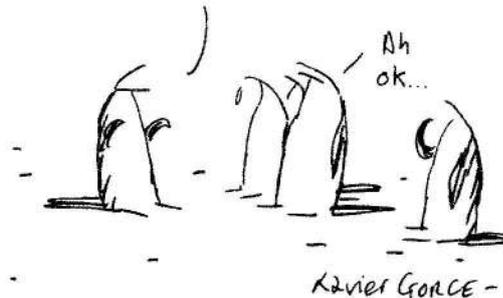
Synthèse

La prise de conscience croissante des enjeux de la rumeur, de son caractère fédérateur, des peurs irrationnelles qu'elle charrie, des dégâts politiques, économiques et sociologiques qu'elle peut engendrer dans la société contemporaine, liée au rôle d'accélérateur joué, dans sa diffusion, par les nouveaux médias – Internet en particulier avec le développement massif des réseaux sociaux et informatifs – invite à perpétuer la réflexion historique sur ce phénomène à la fois complexe à appréhender et pourtant si familier. Encore trop souvent abordée comme la simple expression d'un « irrationnel collectif », comme une forme de pathologie du corps social et liée à l'existence d'une opinion publique vaste, la rumeur au Moyen Âge mérite d'être revisitée afin de mettre en lumière la variété et la richesse de ses usages.

D'après Myriam Soria, « Présentation », *La rumeur au Moyen Âge, du mépris à la manipulation V^e-XV^e siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

DOCUMENT 9

La preuve qu'il y a un
complot mondial, c'est qu'il
leur est très facile de
prouver qu'il n'y en a pas !



Xavier Gorce, « Complot de pommes », [en ligne] *lemonde.fr*, 8 février 2019, disponible sur <https://www.lemonde.fr/blog/xavier-gorce/2019/02/08/complot-de-pommes/>.

DOCUMENT 10

Contre la *fake news*, la prudence ou la rigueur journalistique tient en un mot : v-é-r-i-f-i-e-r. Le rôle du journaliste est de vérifier la nouvelle (*news* en anglais) avant de la dire. But : être certain de donner des vraies nouvelles, pas des fausses (*fake* en anglais). Si la rumeur circule que Johnny est mort, le journaliste ne dit pas « Johnny serait mort » ou « Johnny est mort », sans avoir vérifié.

Comment vérifier ? En parlant à une source fiable : un proche, un ami, un médecin... Mieux : deux sources. Encore mieux : trois sources. Car une source risque de se tromper ou d'avoir intérêt à mentir. Quand un média a vérifié, les autres ont le droit de répéter l'info et le devoir de citer le média (« Laeticia Hallyday annonce à l'AFP que Johnny est mort »).

Pourquoi existe-t-il des fausses nouvelles si les journalistes vérifient bien ? Des journalistes font des erreurs, vérifient mal ou copient-collent sans vérifier. Des non-journalistes donnent des nouvelles non vérifiées, partagées sur Facebook ou sur Twitter, parfois à outrance à l'aide de robots. Ces non-journalistes répètent une rumeur ou, par intérêt, mentent pour faire du mal à quelqu'un.

La *fake news* est évidemment aussi la fille des conspirationnistes en tout genre. Se fiant aux apparences et non aux faits archi-vérifiables, ces zozos veulent nous faire croire que la Terre est plate, que Hitler ne s'est pas suicidé dans son bunker à Berlin en 1945, que JFK n'a pas été tué par deux des trois balles tirées par Lee Harvey Oswald seul, à Dallas en 1963, qu'aucun Américain n'a posé le pied sur la Lune en 1969, que Lady Di n'est pas morte dans un accident de voiture à Paris en 1997 pour une raison banale (pas de ceinture de sécurité contrairement à son garde du corps, pourtant assis à la « place du mort »), qu'aucun avion n'a percuté le Pentagone le 11 septembre 2001.

Selon Gérard Bronner (*La Démocratie des crédules*), les *fake news* s'expliquent par « la domination du vraisemblable sur le vrai ». Selon lui, « les conspirationnistes n'ont pas raison de croire, mais ils ont des

Synthèse

raisons de croire ». Les *fake news* se propagent donc à cause de notre « avarice cognitive » et de notre « paresse intellectuelle », ajoutées à nos « biais de confirmation » d'hypothèses à cause de nos préjugés et de nos convictions.

Attention ! Une opinion n'est pas une nouvelle. Une opinion même stupide n'est donc pas une fausse nouvelle.

Quand Donald Trump a sorti son palmarès « 2017 Fake News Awards », le numéro 1 était une... opinion, parue dans le *New York Times*, de l'éditorialiste Paul Krugman. Or, une opinion n'est pas une nouvelle, même si elle est publiée dans un journal.

D'après François Dufour, *Les 100 mots du journalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018, pp. 54-56.